

Tourisme des racines **Expériences du retour**

Marie-Blanche Fourcade

Volume 29, numéro 1, 2010

Tourisme des racines

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1024749ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1024749ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0712-8657 (imprimé)

1923-2705 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Fourcade, M.-B. (2010). Tourisme des racines : expériences du retour. *Téoros*, 29(1), 3-7. <https://doi.org/10.7202/1024749ar>

PRÉSENTATION

Tourisme des racines

Expériences du retour

Marie-Blanche FOURCADE

Professeure substitut

Université du Québec à Montréal

fourcade.marie-blanche@uqam.ca

Je suis allé en Égypte pour voir où il [mon père] a vécu. J'ai répondu à quelques-unes de mes interrogations. [...] Juste pour voir de visu les petites histoires qu'on peut entendre, que mon père racontait. C'était pour avoir une image. [...] Parfois, il y a des histoires, elles sont floues, je ne les ai pas en mémoire, mais je voulais m'imprégner de cette ambiance, d'Alexandrie. Voir. Je n'ai rien trouvé, c'était juste voir. Je suis allé voir la maison de mes grands-parents, c'était à peu près comme je m'imaginai, sauf que le quartier a changé. [...] J'aime voyager et avant de faire d'autres voyages, je me suis dit qu'il fallait faire celui-là.

Nichan, 32 ans, Québécois d'origine arménienne, Montréal, 2003¹.

Aller pour voir, s'imprégner, confronter son imaginaire à la réalité, retrouver les traces de la vie d'avant racontée par un parent. Les paroles de Nichan, et ce qu'elles évoquent, ouvrent à merveille ce numéro de *Téoros* consacré aux expériences de retour aux origines. Elles expliquent, de manière impressionniste, les raisons pour lesquelles autant de touristes déracinés de leur terre ancestrale prennent la route en quête de leur passé. Elles permettent également de mesurer le potentiel de réflexion que ces voyages initiatiques proposent.

Avant d'aborder le contenu du numéro, et dans l'idée de lui donner une couleur particulière, il faut s'attarder à ce qui fait son originalité. Celle-ci réside d'abord dans une certaine marginalité. Les cas présentés se caractérisent, en effet, par leur hybridité et leur inachèvement. Il n'y a donc pas dans les pages qui suivent de grandes fresques du retour ou de modèles touristiques pleinement matures. Ils constituent en revanche un corpus d'exemples extrêmement riche qui alimente généreusement notre compréhension de ce voyage qui mène « de soi à soi » (Meunier, 1999 : 457), de ses logiques et de ses dynamiques internes. L'originalité s'inscrit ensuite dans un contre-emploi disciplinaire qui convie des auteurs d'horizons multiples à la table de l'anthropologie/ethnologie. Rien de bien surprenant, en réalité, pour un champ de recherche qui mobilise et fait interagir dans des jeux de causes à effets

les notions d'identité, de territoire, d'altérité et de mobilité. Le tourisme des racines occupe une place grandissante en sciences humaines et sociales en raison des paradigmes qu'il permet de traiter, soit les expériences — orientées autour des relations entretenues aux lieux, au temps et aux individus — et les trajectoires de vie des touristes, ainsi que les spécificités d'élaboration d'un tourisme fait par et pour la diaspora (Coles et Timothy, 2004 : 3). Bien entendu, l'intérêt trouve écho du côté des études touristiques qui s'occupent davantage de la structure, des stratégies d'attraction et des impacts de ce marché substantiel bien que relativement marginal.

L'engagement envers les sciences humaines et sociales se traduit, entre autres, par une manière d'être présent sur le terrain, qui est ici mobile et multisite (Marcus, 1995 : 95-117). En revêtant les habits de l'anthropologue/ethnologue, les auteurs mettent de l'avant leur accompagnement des touristes. Certains se sont totalement immergés dans l'expérience en prenant part, à titre de participant, à des voyages organisés. Le séjour de Florence Heymann est initié par un groupe d'originaires et de descendants de Chernivtsi en Ukraine (la ville, auparavant en Bucovine du Nord, se nommait Czernowitz). Bien que dispersés à travers le monde, tous les participants sont liés par leur implication dans un forum de discussions virtuel : Czernowitz-L. C'est avec l'idée d'une rencontre dans la réalité qu'a germé l'impulsion du retour. Le périple de Gökçe Bayindir lui a permis de suivre un groupe d'« échangés », c'est-à-dire des populations grecques et turques qui ont été déplacées, à la suite de la Convention de Lausanne signée en 1923, de la Turquie vers la Grèce. L'excursion de quelques jours est organisée par une association suisse dont le but est de mettre en réseau les migrants désormais éparpillés. Le voyage, qui s'effectue exclusivement en autobus, s'articule autour d'un parcours qui associe visites de villages et rencontres avec des associations locales. D'autres auteurs, à défaut d'être voyageurs, ont observé et se sont entretenus avec des touristes dans leur pays de résidence ou au cours de leur séjour en terre ancestrale. C'est ce qu'a entrepris Pierre Sintès en rencontrant

au cours de ses huit séjours à Rhodes et dans les villes où résident les touristes près de 120 informateurs descendants de la communauté juive aujourd'hui disparue. De la même manière, et avec un nombre similaire d'informateurs, Esoh Elamé a mené son enquête auprès de Duala installés en France revenant au Cameroun pour les vacances ou à l'occasion de festivités (mariages, funérailles et autres rites). Irène dos Santos, qui est interviewée en toute fin du numéro, décrit le même genre de pratiques dans sa recherche auprès des enfants de migrants portugais — les lusodescendants — qui vivent en France et reviennent pour la période estivale au Portugal, à l'occasion d'un projet professionnel ou encore d'un événement familial. La chercheuse va jusqu'à s'installer dans les familles de ses informateurs afin d'y approfondir ses enquêtes. Caroline Legrand et Paul Basu, dont les études sont évoquées par un compte-rendu de lecture, ont travaillé plus spécifiquement sur le tourisme généalogique et ses multiples activités — festivals, réunions de clans (regroupement par patronyme) ou rencontres d'amateurs. En suivant les passionnés de généalogie dans leurs divers projets de recherche avant et pendant le voyage, les auteurs décrivent au plus près le contexte des enquêtes familiales qui mènent les descendants de migrants vers l'Irlande ou l'Écosse. Avec l'étude de Noga Kadman, l'investissement sur le terrain se trouve décalé. Au lieu de porter sur l'expérience du visiteur, elle analyse en amont la communication des références originelles sur les sites touristiques palestiniens gérés par les organismes israéliens. Si, dans de nombreux cas, le retour ne pose aucun problème de légitimité, le contexte d'un territoire-écran d'origines multiples amène, quant à lui, un jeu de tensions qui engendre nécessairement des négociations identitaires à analyser comme un facteur fondamental de transformation des pratiques touristiques. Enfin, avec Philippe Bachimon et Pierre Dérioz, la mobilité est logée à l'enseigne du régional, avec une vaste enquête croisée sur les pratiques touristiques affinitaires qui mettent en scène les retours aux lieux de l'enfance et de la famille de ceux qui, en raison du travail et des circonstances de la vie, sont partis vivre en dehors de leur région d'origine (la Cerdagne, le Haut-Languedoc et le Luberon).

À cette présence sur le terrain, s'ajoutent des méthodes d'enquêtes qualitatives qui propulsent la parole de l'individu au cœur de l'analyse. Les représentations, les émotions et les interactions du voyageur avec le monde qui l'entoure constituent ainsi plusieurs des pistes privilégiées de compréhension du phénomène. C'est de la sorte qu'apparaît la troisième originalité de la livraison, soit celle du point de vue adopté à travers l'œil du visiteur. Approche privilégiée, la perception du migrant est également ce qui distingue le tourisme des racines. En effet, si le voyage du retour emprunte sa structure et une grande partie de ses activités aux autres formes touristiques, il tire sa spécificité des motivations et des objectifs des clients qui transforment le déplacement de loisirs en une quête identitaire.

Plusieurs articles nous invitent à suivre le chemin du retour à partir du vécu du touriste. Les multiples expériences qui jalonnent le voyage — soit les préparatifs, le déplacement, les rencontres et les diverses activités — nous amènent alors à explorer les particularités et les déclinaisons de cette forme touristique en émergence, les acteurs et les structures qui l'encadrent de même que les enjeux — voire les impacts

— socioculturels, économiques et politiques qui l'animent. Chose certaine, derrière son apparente simplicité liée à la vocation principale de fréquentation de la terre des ancêtres, le tourisme des racines nous révèle de nombreuses configurations qui se modèlent en fonction du contexte historique et politique, des interprétations et des pratiques. Cette diversité ne fait, de plus, que s'exacerber avec le cadre de la mondialisation qui favorise clairement les déplacements, l'ouverture à l'autre et la redéfinition des identités. Le tourisme du retour, outre son accroissement exponentiel des dernières décennies, s'inscrit désormais dans une logique sociale globale qui nous permet de repenser le rapport de l'individu à ses territoires d'appartenance. C'est donc avec une double prémisse de richesses de cas et d'actualité que le numéro a été pensé, tel un tour d'horizon, voire, humblement, un certain état des lieux.

L'idée d'un bilan nous invite à revenir, comme le veut l'exercice, aux origines de l'expression. Très simplement, nous dirons que le tourisme des racines est « une forme singulière de circulation à travers laquelle primo-migrants et personnes issues de la migration tentent de se rapprocher physiquement et provisoirement d'un lieu d'origine tenu pour distinct de leur espace résidentiel » (Legrand, 2006 : 4). Que nous dit cette définition ? Elle évoque d'abord une situation de déracinement liée à la migration. Elle suppose également un départ qui, dans de nombreux cas, constitue une rupture majeure dans la trajectoire de vie des migrants et de leurs descendants. De nombreux groupes ont ainsi subi les vicissitudes du déracinement au cours de l'histoire, tant pour des motifs économiques (famines, crises, esclavage) que politiques (dictatures, guerres, purifications ethniques) et tentent progressivement de tisser ou retisser les liens qui les unissent à ces territoires abandonnés. Des retours temporaires s'organisent ainsi à l'échelle planétaire. Notons à titre d'exemple des pays et régions tels que l'Israël (Berkowitz, 1997 : 73-96; Ioannides et Cohen Ioannides, 2004 : 95-110; Lev Ari et Mittelberg, 2008 : 79-103), le Ghana (Schramm, 2004 : 133-149; Burner, 2005 : 101-123), le Bénin (Araujo, 2007; Cafuri, 2008 : 151-169), l'Irlande (Legrand, 2006 et 2008), l'Écosse (Basu, 2006) ou, plus récemment, l'Arménie (Fourcade, 2005 et 2010). Cet élan est d'ailleurs renforcé à partir des années 1990 grâce à des programmes d'aide, tel le projet *Routes to roots* (Legrand, 2008 : 79-80) qui alloua des subventions à l'Irlande, l'Allemagne, la Pologne, la Grèce, la Scandinavie et la Hollande afin que chaque pays puisse développer des circuits touristiques.

Si les voyageurs partagent l'exil d'une terre d'origine, l'attachement à ce pays varie franchement en fonction de leur positionnement par rapport au temps du départ. On peut dès lors séparer, toutes nations confondues, ceux qui ont quitté leur terre natale et ceux qui, nés en diaspora, ont appris à la connaître par procuration (livres, récits, photographies, documentaires, etc.). La différence est notoire puisque, dans un cas, les touristes migrants retournent sur leurs pas et, dans l'autre, ils découvrent un pays imaginé. À ces types de voyageurs correspondent des besoins particuliers, tantôt placés sous le signe des retrouvailles — de lieux connus et de personnes familières — ou inscrits à l'enseigne de l'enquête, soit la recherche de traces de filiation généalogique ou culturelle. Selon les motivations de

chacun, s'orchestrent des séjours sur mesure : en famille, en groupes organisés, itinérants, chez l'habitant, etc.

Un deuxième point de la définition concernant le sens du retour et des origines mérite d'être discuté. En effet, tous deux revêtent, dans bien des cas, une valeur davantage métaphorique que réelle. Sans invalider l'authenticité de la démarche qui, tant dans les discours de voyageurs que dans les propositions touristiques, semble aller de soi, il faut cependant en saisir toute la portée. Le retour, provisoire et extraordinaire (en dehors du quotidien), doit être compris selon deux registres de références, collectif et individuel. Du côté du groupe, de la nation, le retour est inscrit à l'échelle d'un mythe transmis de génération en génération qui, s'il se concrétisait, prononcerait la fin de l'exil. Plus que recouvrir les conditions d'un retour, le mythe évoque une terre de rassemblement dans laquelle tous les dispersés se sentiraient chez eux. Du côté des individus, le fantasme du retour est entretenu sous des formes variées et s'incarne volontiers dans l'univers domestique à l'image du projet évoqué par Philippe Bachimon et Pierre Dérioz avec la restauration ou l'achat d'une propriété familiale afin d'y réinvestir ses racines. Maison familiale retrouvée ou construite, elle constitue pour nombre de migrants la figure idéale d'un réenracinement accompli. Dans la majorité des cas, le retour s'avère impossible. Le séjour touristique devient alors l'unique moyen d'accéder au rêve, de si courte durée soit-il. Grâce au voyage, les migrants s'autorisent à éprouver la terre ancestrale. De la même manière, l'interprétation des origines peut recouvrir de nombreux degrés d'appartenance et permet à chaque diaspora de se bricoler — au sens d'aménager — des références qui prennent en compte les trajectoires collectives, familiales et individuelles, mais également les contextes historiques et politiques. Les communautés arméniennes en sont un bel exemple. Devant l'impossible quête généalogique *in situ* en Turquie orientale, les voyageurs investissent massivement, en compensation, la République d'Arménie. De là émerge l'idée d'un choix qui favoriserait une référence originelle ou une autre en fonction de la situation et des perceptions des migrants. En somme, le tourisme des racines est une pratique symbolique de retour qui permet d'établir ou de rétablir des liens concrets, par le biais de l'expérience du voyage, avec des origines choisies en raison de leur caractère familial ou culturel.

Pour aller plus loin dans l'entreprise de caractérisation, il nous faut situer les pratiques du retour par rapport au marché du tourisme. Autrement dit, existe-il des liens de parenté avec d'autres expériences de voyage? Spontanément, tourisme religieux et tourisme culturel semblent offrir un terrain favorable. D'ailleurs, leur destin est depuis toujours croisé puisque tant le développement de l'un que de l'autre a pris appui sur la fréquentation des hauts lieux de spiritualité. Le tourisme religieux, ou pèlerinage, constitue probablement le parallèle le plus évident, mais également le plus évoqué dans la littérature (Berkowitz, 1997 : 73-96; Schramm, 2004 : 113-149). Il révèle, tout d'abord, la dimension sacrée de la destination qui renvoie ici davantage au mythe qu'à la foi. Le voyage doit, pour remplir ses promesses, inclure la visite de lieux de culte pour que les touristes puissent s'y recueillir. Dans le retour aux racines, les voyageurs deviennent des pèlerins de mémoire et leurs sanctuaires ne sont plus nécessairement religieux. Comme

l'évoquent la plupart des auteurs, les visites s'articulent autour d'un programme récurrent : les lieux publics tels que les églises ou les places pour s'imaginer la vie ensemble; les maisons pour raviver les souvenirs de famille; le cimetière pour y retrouver et compter les morts. Si le caractère sacré est incontestablement inhérent à bien des hauts lieux culturels visités par les touristes, plusieurs stratégies événementielles telles que les festivals, les journées de commémoration ou les rencontres généalogiques en intensifient la portée par la ritualisation d'une part de l'expérience en terre ancestrale. Ainsi l'évoque Pierre Sintès à propos du choix d'une date commémorative pour la communauté juive de Rhodes déportée en 1944 :

De la même manière, la mémoire des déportés est commémorée chaque 23 juillet dans la vieille ville, au beau milieu de la *kaï ancha*, la principale place de l'ancien quartier juif. [...] C'est un point de vue pratique qui a présidé à ce choix puisque Rhodes est une ville morte en hiver. Il est donc apparu plus pertinent d'organiser cette manifestation en été, au moment où elle peut être vue par le plus grand nombre de personnes, touristes comme habitants, mais aussi à une saison où l'île est plus attractive pour les Rodeslis du monde entier.

Loin d'être considérés comme de simples animations, ces événements constituent un véritable produit d'appel dans le choix du séjour. Les rapprochements avec le tourisme culturel font logiquement suite au tourisme religieux et renvoient principalement au programme qui structure le cadre du voyage. Visites de sites historiques, de musées, d'ateliers d'artistes, tout autant que spectacles, concerts et expériences gastronomiques, viennent équilibrer la nature sentimentale de la destination. D'un point de vue économique, l'ensemble de ces activités constituent les produits de consommation les plus importants, puisqu'en plus de la structure hôtelière, c'est précisément là que le pays hôte peut faire recette.

Si le voyage a été défini et situé, il faut désormais nous poser la question du « comment partir » et nous plonger dans les déclinaisons d'offres qui tentent de répondre avec justesse aux besoins des migrants (Fourcade, 2010). De l'infinité des propositions recueillies à partir des études et des formules vendues par les agences, trois grands types de séjours émergent. Ils illustrent, chacun à leur manière, un degré variable d'implication et d'interaction du visiteur avec la terre d'accueil. Les « circuits de découverte », déclinés sous la forme d'un séjour familial ou d'un voyage organisé d'une douzaine de jours en moyenne, sont probablement les plus courants. Sous des appellations à consonance mythique et parfois spirituelle qui évoquent le retour aux sources, les tours guidés entraînent les voyageurs à la découverte des incontournables : richesses culturelles, hauts lieux de l'histoire, panoramas et sites naturels d'exception. Malgré la courte durée, les touristes ont la sensation d'avoir effectué un pèlerinage qui leur a permis d'établir un premier contact avec le pays et sa culture, de posséder une bonne synthèse des sites majeurs et d'avoir goûté à l'esprit des lieux. Afin de mieux saisir la vie locale, il faut, d'une part, rester davantage de temps et, d'autre part, s'inscrire dans le quotidien. C'est ce en quoi consistent les « séjours d'immersion » généralement organisés par les touristes eux-mêmes à l'aide d'une agence de voyage ou de ressources

tirées de sites Internet. À la différence des circuits de découverte qui ne prévoient que rarement de dormir plus d'une nuit dans un même hôtel, les visiteurs de plus longue installation investissent un appartement loué qu'ils vont occuper la majorité du temps. Durant plusieurs semaines, ils prennent le temps de fréquenter à répétition des lieux exceptionnels et banaux, saisissant ainsi le plaisir de prendre des habitudes et l'occasion de faire des rencontres. L'immersion devient dès lors une stratégie pour effacer les distances et se sentir le plus familier possible. Lors des « voyages-projets », les priorités s'inversent puisque les touristes prennent le prétexte d'un événement ou d'une activité pour vivre activement leurs racines. Le séjour, d'une durée variable, se prépare donc avec un horizon bien différent puisque les déracinés s'attendent à avoir une relation personnalisée avec le pays. Les manifestations professionnelles et associatives constituent, en ce sens, des occasions privilégiées de faire le voyage. Activité généalogique, camps de jeunes, réunion d'associations professionnelles ou de loisirs, l'idée de la rencontre offre ainsi aux visiteurs le sentiment de faire partie d'un mouvement bien plus large qu'eux ou que leur communauté. D'autres projets, enfin, se logent à l'enseigne des fêtes familiales et généralement religieuses, mariages, baptêmes, bar-mitsvas (Collins-Kreimer et Olsen, 2004 : 277-290). En effet, les membres des diasporas n'hésitent plus à croiser leur destin avec l'histoire de leur pays d'origine en y organisant l'un des événements fondateurs de leur existence. Il est question, par ces gestes de s'unir physiquement et symboliquement au pays.

Au terme de cette courte exploration et avant d'abandonner pour de bon le lecteur à la flânerie proposée par les articles du numéro, concluons ce propos par trois pistes de réflexion qui apparaissent prometteuses. Peut-on d'abord poser l'existence d'un modèle générique des pratiques du retour ? Si les contextes, les modalités et les expériences de voyage divergent, il y a, semble-t-il, un cheminement commun ponctué de séquences récurrentes. Assemblées sur la flèche du temps, celles-ci renvoient, comme l'a déjà évoqué Lucie K. Morisset à travers le dialogue de la construction patrimoniale et de la sacralisation de l'objet touristique (2009 : 23), à un autre processus qu'est la patrimonialisation proposée par Jean Davallon (2002 : 59). En ayant pour prémisses que, dans une filiation inversée, le patrimoine se construit à partir du présent, l'auteur identifie une série de cinq gestes qui orchestrent la transformation de l'objet. Chacune de ces séquences — la découverte de l'objet comme trouvaille, la certification de l'origine de l'objet, l'établissement de l'existence du monde d'origine, la célébration de la trouvaille de l'objet par son exposition et l'obligation de transmettre aux générations — correspond clairement aux étapes du touriste qui, rapidement, dès son arrivée, éprouve le besoin d'identifier et de valider ce qu'il lui est donné de découvrir. Il s'agit ainsi pour lui de reconnaître ce qu'il connaît déjà et ce qui lui est étranger. Ces deux premières étapes sont essentielles dans la mesure où elles permettent au voyageur de se situer dans un cadre spatio-temporel et de faire le choix des traces à partir desquelles il construira sa propre histoire. Conséquemment le touriste rentre dans une autre phase qui se

caractérise par l'affirmation de sa trouvaille, notamment par la prise de photographies et l'achat de souvenirs qui attestent du voyage. Ces objets et clichés, une fois rapportés, aident à célébrer au quotidien la rencontre des origines. D'une certaine manière, le retour aux racines est un voyage producteur de traces qui cristallisent les liens avec un passé retrouvé et une terre ancestrale désormais inscrite dans la géographie sentimentale de chacun. Par ces traces, la transmission sera-t-elle favorisée ? Peut-on appliquer ce modèle de patrimonialisation des origines à tous les cas de tourisme du retour ? L'esquisse est bien entendu à poursuivre.

Sur une même note, il faut se questionner sur l'avenir d'une telle pratique. En effet, malgré des demandes de voyages de plus en plus nombreuses et un marché qui gagne en maturité, le tourisme des racines fonctionne selon des rythmes différents en fonction du rôle que l'État veut bien prendre et des modes de fréquentation que met en place la diaspora. Sans la contribution financière et morale de l'État, mais également le soutien des populations locales, comment peut-on développer et entretenir une ressource ? Tel est le constat de la majorité des articles. Pierre Sintès montre, malgré la renaissance d'un intérêt local pour la communauté juive, combien le manque de soutien ralentit le développement du tourisme mémoriel. Eshou Elamé présente également les limites d'un tourisme des racines camerounais pour lequel aucune politique n'a été mise en place malgré son potentiel avéré, relié entre autres à la thématique de l'esclavage. De la même manière, Gökçe Bayındır pointe les bienfaits d'un dialogue interculturel sans que celui-ci ne profite davantage au tourisme.

Inversement ce travail de soutien et de médiation de la part de l'État peut comporter des limites lorsqu'il ne rend pas justice aux mémoires qui doivent être célébrées sur le territoire. Une histoire peut dominer au détriment d'une autre, même si les traces du passé sont là pour témoigner qu'un travail de négociation est à faire. Nous retiendrons cela du texte de Noga Kadman. Suivant la logique des impacts négatifs, Pierre Bachimon et Philippe Dériz, nous proposent de réfléchir aux effets du tourisme affinitaire à l'échelle locale. Si l'on évoque généralement les bénéfices que peuvent en tirer les touristes, il faut également l'appliquer aux hôtes qui, tout comme les touristes, se transforment au contact de l'autre. Chose certaine, sans une collaboration des différents acteurs — visiteurs, pays hôtes et médiateurs — on ne peut penser à pérenniser la ressource. Alors que le soutien institutionnel doit être clair de la part de tous les organismes, il faut aussi que le désir de retour soit également transmis aux générations suivantes. La passion généalogique, la peur de laisser un monde disparaître, le souhait de retourner voir les lieux de son enfance ou ceux de ses parents, toutes ces motivations auront-elles un sens pour les descendants de ces touristes de la mémoire ? Florence Heymann en conclusion de son article se pose précisément la question :

Enfin une curiosité plus distanciée, une prise directe sur le présent des lieux et surtout une distanciation sans état d'âme face à la nostalgie des générations précédentes, inspirent, la plupart du temps, la troisième génération. Qu'en sera-t-il de la quatrième ? Pour moi, il s'agit de mes petits-enfants. S'intéresseront-

ils, à leur tour, le moment venu, à ce passé familial? Sentiront-ils que des liens les relient à cette riche tradition des Juifs de Czernowitz? J'aimerais, cela va de soi, que la réponse soit oui.

Le voyage une fois accompli, méritera-t-il une réédition? Certains pays apportent déjà des pistes de réponse négatives. Tel est le cas des Afro-américains pour qui le périple en Afrique constitue bien souvent un événement unique. Il ne faut cependant pas généraliser puisque chaque groupe, en fonction de son histoire, inscrit le voyage du retour à l'ordre de stratégies identitaires différentes (Legrand, 2008 : 85).

Notre troisième piste, et ce sera la dernière, nous renvoie à l'appel à texte du numéro. Celui-ci, et nous pouvons nous en réjouir, a suscité un très fort intérêt de la part des sciences humaines et sociales, notamment par l'entremise des anthropologues et géographes. Cela constitue une excellente nouvelle lorsque l'on sait qu'il n'y a pas si longtemps encore le tourisme demeurait un objet marginal. Ainsi le comportement, les aspirations et les expériences des visiteurs ont été largement couverts par les auteurs, nous aidant ainsi à poser des figures et des affects sur des statistiques. En revanche, le silence des études québécoises laisse perplexe. Combien de Québécois, pourtant, prennent chaque année le chemin de la France pour y retrouver leurs souches? Témoignage de cette dense activité, une série de douze ouvrages *Ces villes et villages de France, berceau de l'Amérique française* en cours de publication propose à la croisée de l'histoire et de la généalogie des circuits touristiques dans les régions françaises les plus touchées par l'immigration vers la Nouvelle-France au 17^e et 18^e siècles (2009). Thématique oubliée ou manque de données, formulons le souhait que le tourisme des racines fasse l'objet d'attentions renouvelées. S'il ne reflète pas les préoccupations de tous et s'il n'a pas le prestige des croisières ou des destinations soleil, il a le mérite de pointer du doigt un phénomène qui, en croisant les problématiques de mobilité à l'industrie du voyage, laisse affleurer les enjeux de son temps bien campé au cœur des productions identitaires. ■

Note

- 1 J'aimerais dédier ce dossier à la mémoire de Nichan, qui, en plus de partager ses souvenirs de voyages, a généreusement contribué à mes recherches sur le patrimoine de la diaspora arménienne.

Bibliographie

- ARAUJO, Ana Lucia (2007) « Mémoires de l'esclavage et de la traite des esclaves dans l'Atlantique Sud : enjeux de la patrimonialisation au Brésil et au Bénin ». Thèse de doctorat non publiée, Sainte-Foy : Université Laval, Département d'histoire. 368 p.
- BASU, Paul (2006) *Highland Homecomings. Genealogy and Heritage Tourism in the Scottish Diaspora*, Londres/New York : Routledge. 272 p.
- BERKOWITZ, Michael (1997) « The Invention of a Secular Ritual : Western Jewry and National Tourism in Palestine, 1922-1933 », DANS *The Seductiveness of Jewish Myth. Challenge or Response?*, S. Daniel BRESLAWER (éd.), p. 73-96. Albany : Suny Press.
- BURNER, Edward M. (2005) *Culture on Tour. Ethnographies of Travel*, Chicago/Londres : The University of Chicago Press. 312 p.
- CAFURI, Roberta (2008) « Mémoire de l'esclavage et de la diaspora au Bénin : musées privés, publics et arts contemporain », DANS *Patrimoines des migrations, migrations des patrimoines*, Marie-Blanche FOURCADE et Caroline LEGRAND (éd.), p. 151-169. Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval (coll. Intercultures).
- COLEMAN, Simon et John EADE (éd.) (2004) *Reframing Pilgrimage. Culture in Motion*, Londres/New York : Routledge (coll. European Association of Social Anthropologists). 197 p.
- COLES, Tim et Dallen J. THIMOTHY (éd.) (2004) *Tourism, Diasporas and Space*. Londres/New York : Routledge (coll. Contemporary Geographies of Leisure, Tourism and Mobility). 320 p.
- COLLINS-KREIMER, Noga et Dan OLSEN (2004) « Selling Diaspora : Producing and Segmenting the Jewish Diaspora Tourism Market », DANS *Tourism, Diasporas and Space*, Tim COLES et Dallen J. THIMOTHY (éd.), p. 277-290. Londres/New York : Routledge (coll. Contemporary Geographies of Leisure, Tourism and Mobility).
- Commission franco-québécoise sur les lieux de mémoire communs et Association Québec-France (2008 et 2009) *Ces villes et ces villages, berceau de l'Amérique française*, volumes 1, 2, 3, 9, 10, 12. Saint-Canadet : LDMC—Publication.
- DAVALLON, Jean (2002) « Tradition, mémoire, patrimoine », DANS *Patrimoines et identités*, Bernard SCHIELE (dir.), p. 41-64. Québec : Musée de la civilisation/éditions Multimondes.
- FOURCADE, Marie-Blanche (2005) « Du Québec à l'Arménie : itinéraires de souvenirs touristiques », *Ethnologies*, numéro thématique : Immigration, exil, appartenance, vol. 27, n° 1, p. 245-273.
- FOURCADE, Marie-Blanche (2010) « Enquête d'Arménie : expériences et pratiques identitaires d'une diaspora à la rencontre de ses racines », DANS *Traces d'appartenance. De nouvelles avenues pour la recherche sur la construction des identités*. Caroline Déry, Simon Harel et Annie Gérin (dir.). Montréal, Cahiers du CELAT à l'UQAM (à paraître en juin 2010).
- IOANNIDES, Dimitri et Mara COHEN IOANNIDES (2004) « Jewish past as a foreign country », DANS *Tourism, Diasporas and Space*, Tim COLES et Dallen J. THIMOTHY (éd.), p. 95-110. Londres/New York : Routledge (coll. Contemporary Geographies of Leisure, Tourism and Mobility).
- LEGRAND, Caroline (2006) « Tourisme des racines et confrontations identitaires dans l'Irlande des migrations », *Diasporas, histoire et sociétés*, n° 8, p. 162-171.
- LEGRAND, Caroline (2008) « Marchandisation et réappropriation d'un patrimoine symbolique », DANS *Patrimoines des migrations, migrations des patrimoines*, Marie-Blanche FOURCADE et Caroline LEGRAND (éd.), p. 77-91. Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval (coll. Intercultures).
- LEV ARI, Lilach et David MITTELBERG (2008) « Between Authenticity and Ethnicity: Heritage Tourism and Re-ethnification Among Diaspora Jewish Youth », *Journal of Heritage Tourism*, vol. 3, n° 2, p. 79-103.
- MARCUS, Georges E. (1995) « Ethnography In/Of the World System. The Emergence of Multi-sited », *Annual Review of Anthropology*, n° 24, p. 95-117.
- MEUNIER, Jacques (1999) *On dirait des îles*, Paris : Flammarion. 227 p.
- MORISSET, Lucie K., (2009) *Des régimes d'authenticité : essai sur la mémoire patrimoniale*, Québec : Presses de l'Université du Québec; Rennes : PUR, Réseau des universités Ouest Atlantique (coll. Art & société). 131 p.
- SCHRAMM, Katharina (2004) « Coming Home to the Motherland. Pilgrimage Tourism in Ghana », DANS *Reframing Pilgrimage. Culture in Motion*, Simon COLEMAN et John EADE (éd.), p. 133-149. Londres/New York : Routledge (coll. European Association of Social Anthropologists).